Document generated on 05/22/2025 7:47 p.m.

Recherches féministes

Atlantis. A Women's Studies Journal : « Sexualities and Feminism ».

Colette St-Hilaire

Volume 12, Number 1, 1999

Femmes, État, société

URI: https://id.erudit.org/iderudit/058028ar
DOI: https://doi.org/10.7202/058028ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)
1705-9240 (digital)

Explore this journal

Cite this review

St-Hilaire, C. (1999). Review of [*Atlantis.* A Women's Studies Journal : « Sexualities and Feminism ».] *Recherches féministes*, *12*(1), 152–155. https://doi.org/10.7202/058028ar

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

***Atlantis*. A Women's Studies Journal**
« Sexualities and Feminisms »,
Numéro spécial, vol. 23, nº 1, automne 1998, 182 p.

Cette livraison d'*Atlantis* propose plus de vingt textes, lesquels constituent autant de témoignages de la grande effervescence que connaissent les études sur les sexualités. Dans l'introduction, les rédactrices Janice Ristock et Catherine Taylor définissent d'entrée de jeu leur objectif : relever le défi que se posent mutuellement les analyses féministes de genre et les théories récentes de la sexualité, théories peuplées non seulement de femmes et de lesbiennes, mais de bisexuelles, d'androgynes, d'épicènes[1], de personnes « intersexuées »[2], transsexuelles ou « transgenrées »[3].

Ce débat est amorcé depuis un bon moment déjà dans des revues féministes américaines. Citons, entre autres, *Difference*, qui, en 1994, publiait « More Gender Trouble. Feminism Meets Queer Theory » et, en 1998, « Women's Studies on the Edge », deux numéros consacrés aux paradoxes des identités sexuelles, ces catégories que l'on enjoint aux femmes tantôt de mobiliser et tantôt de déconstruire, toujours au nom d'un devenir meilleur.

Atlantis amorce la discussion avec le texte d'Elizabeth MacDonald portant sur le « transgenrisme » et sur les défis qu'il pose au féminisme, dans sa version tant identitaire que postmoderne. Après avoir rappelé certaines pratiques d'exclusion des groupes de femmes à l'endroit des transsexuelles — souvent refusées dans les centres de femmes parce qu'elles ne sont pas de « vraies femmes », parce qu'elles sont vues comme menaçantes, etc. —, l'auteure relève la contradiction à l'œuvre chez bon nombre de féministes qui, tout en concevant les identités sexuelles comme des constructions sociales issues du patriarcat, semblent recourir à un certain essentialisme pour fonder leurs pratiques discriminatoires à l'endroit des minorités sexuelles. À celles-là, MacDonald demande de s'interroger non seulement sur les catégories du masculin et du féminin, mais sur leur propre rôle dans la production et le maintien de ces catégories, lesquelles fonctionnent dans une matrice hétéronormative, selon une logique d'exclusion. L'auteure évoque ensuite l'ouverture manifestée par ce qu'elle appelle le « féminisme postmoderne » et sa célébration de la diversité. Cependant, là encore, une mise en garde s'impose : c'est une chose que de célébrer la diversité et la fluidité des identités, c'en est une autre de se préoccuper de l'oppression vécue quotidiennement par les personnes qui vivent cette fluidité. Les postmodernes, soutient MacDonald, ne s'en soucient guère. Pour sortir de ce paradoxe, l'auteure propose de comprendre l'identité « transgenrée » comme une identité vécue essentiellement comme problématique, une identité qui remet en question *de factum* l'idée de la stabilité et de la cohérence du sexe, mais une identité qui n'exige pas moins que les autres d'être prise en considération. Suit une présentation intéressante de cette

1. Terme générique qui désigne aussi bien le mâle que la femelle d'une espèce.
2. Réfère à des personnes possédant à la fois des attributs biologiques associés au féminin et au masculin.
3. Renvoie à des personnes empruntant un genre qui transcende leur identité de sexe : par exemple, une personne travestie ou transsexuelle.

identité : elle est complexe, elle est socialement contestée et contrôlée, elle est liminale, c'est-à-dire qu'elle évolue dans les interstices du sexe.

C'est d'un tout autre point de vue, soit celui de la psychanalyse lacanienne, que Patricia Elliot aborde, dans le deuxième article, la théorie du « transgenrisme », une théorie qui retient son attention en raison de l'éclairage nouveau qu'elle jette sur la construction du genre. En s'appuyant sur l'ouvrage de Kate Bornstein, *Gender Outlaw : On Men, Women, and the Rest of Us* (New York, Routledge, 1994), un récit à la fois autobiographique et théorique de l'expérience du transsexualisme, Elliot critique une certaine prétention des « transgenristes » à se situer dans un au-delà des catégories normatives du sexe. Comme son titre l'indique, l'ouvrage de Bornstein propose une vision dichotomique des identités sexuelles selon laquelle les hors-la-loi du sexe représenteraient une solution de rechange à ceux et celles qui, conformistes, vivent heureux dans la binarité hétéronormative et la cohérence qu'elle suppose entre sexe, genre, désir et subjectivité. Elliot soutient au contraire que le transsexualisme signale une incapacité à adopter une position sexuellement marquée et que, loin de représenter une transcendance heureuse au-delà des catégories du sexe, cette incapacité signifie l'échec du Sujet et de son désir, la fusion et la perdition dans l'Autre. En même temps, Elliot se garde bien de tout essentialisme : elle établit clairement que l'ambiguïté et la fluidité accompagnent toujours le positionnement du sujet dans des catégories sexuées. Ce qui lui permet de soutenir que la fixité des catégories de sexe et de genre que dénoncent les « transgenristes » comme Bornstein est aussi fantaisiste que la prétention à les dépasser : l'instabilité du sexe et du genre est toujours au cœur du sujet.

La discussion des concepts de la psychanalyse se poursuit dans les textes de Jyanni Steffensen et de Michelle Mawhinney. Le premier texte propose une analyse de l'homosexualité dans le film *Seduction* de l'Allemande Monica Treut. L'auteure revisite les conceptions freudiennes et lacaniennes du sujet et du désir, lesquelles posent problème d'un point de vue féministe et lesbien. Le second vient au contraire à la rescousse de la conception psychanalytique du désir comme « manque » à partir d'une critique d'un texte de Elizabeth Grosz. Contrairement à celle-ci, l'auteure suggère non pas d'abandonner le concept mais de le retravailler de façon à en extirper les éléments qui le rattachent au dénigrement de la femme.

Atlantis propose ensuite deux récits axés sur la bisexualité. L'article de Tania Trépanier, essentiellement basé sur une expérience personnelle de l'hybridité sexuelle et culturelle, remet en question les dichotomies si familières dans les rangs féministes : hétéro/homo et femme blanche/femme du tiers-monde. Revendiquant son appartenance simultanée à tous ces univers, Trépanier critique la normativité et les pratiques d'invisibilisation de l'hybridité, caractéristiques de ces conceptions dominantes du sexe et de la culture, y compris dans les mouvements féministes. Un autre texte, signé Cynthia Mathieson et Lynda Endicott, relate les processus différenciés de construction identitaire de femmes lesbiennes et de bisexuelles. À partir de l'analyse de contenu d'entrevues réalisées auprès de patientes des services de santé, les auteures concluent que les lesbiennes disposent de ressources facilitant leur construction identitaire, alors que les femmes bisexuelles interrogées sont à peine conscientes de la prolifération actuelle de discours sur la sexualité auxquels elles pourraient se

référer. Mathieson et Endicott concluent que les femmes bisexuelles participent, par le récit de leurs expériences, à transformer nos conceptions profondes de l'identité sexuelle et le contexte politique dans lequel elles s'inscrivent.

La réflexion sur l'identité se poursuit avec un texte de Christine Overall critiquant les pratiques de dénonciation (*outing*) préconisées par des activistes gais, lesquelles consistent généralement à révéler, sans leur consentement, l'homosexualité de personnages publics selon une logique voulant que leur silence participe de la marginalisation des gais et lesbiennes. Après avoir reconnu la légitimité de certaines dénonciations, l'auteure s'attarde surtout à démontrer que l'*outing* repose sur une conception figée de l'identité. Son argument est avant tout philosophique et épistémologique. Les personnes partisanes de l'*outing*, affirme-t-elle, supposent que les pratiques sexuelles définissent entièrement la vie d'un individu ; dire l'homosexualité d'une personne serait révéler la Vérité de son être. En s'appuyant sur les écrits de Judith Butler, Overall soutient au contraire que l'identité « n'est pas toujours ou nécessairement naturelle, totalisante, ou le reflet d'une vérité établie une fois pour toutes » (p. 33). Elle affirme que l'identité n'a rien à voir avec la naissance, qu'elle peut relever du choix du sujet et n'est pas moins authentique pour cela. Pour toutes ces raisons, Overall conclut que les pratiques de *outing* sont moralement contestables.

Les relations paradoxales qui s'établissent entre le centre et la marge de la sexualité sont mises à jour dans deux textes portant sur la prostitution. Dans son étude de l'expérience des prostituées costariciennes, Pamela J. Downe critique directement ce qu'elle désigne comme une faiblesse des analyses féministes de la prostitution : une tendance à se représenter le corps de la prostituée comme désincarné, et l'expérience de la prostitution comme désengagée. Ses entretiens avec des prostituées ont convaincu l'auteure de l'impossibilité pour une prostituée d'établir une telle distance entre le corps qu'elle vend et celui qu'elle habite, entre la performance pour laquelle elle est payée et celle qui constitue sa vie. L'auteure insiste sur le fait que l'expérience de la prostitution met en jeu des forces déterminantes, telles que celles du patriarcat et celles des rapports Nord-Sud : la prostitution au Costa Rica se vit en effet sous le regard érotisé des hommes du Nord. Elle mobilise des ressources diverses : celle de la prostituée et celles de la communauté locale qui se forme autour de l'industrie du sexe. Au-delà de toute simplification, la prostitution doit se comprendre comme « une myriade de relations et d'influences » (p. 66).

Becki Ross, pour sa part, plonge les lectrices et les lecteurs dans l'univers des prostituées, droguées et délinquantes de toutes sortes qui fréquentaient le Street Haven, un refuge pour femmes en difficulté ayant pignon sur rue dans le Red Light de Toronto à la fin des années 60. À la suite d'une série d'entretiens réalisés auprès de la directrice et des bénévoles de Street Haven, Ross relève deux dynamiques contradictoires dans l'action de ces femmes : l'une, dictée par la générosité, l'empathie et l'ouverture d'esprit, les conduisant à venir en aide à des femmes, lesbiennes pour la plupart, dont l'expérience de vie se situait à des lieues de la leur ; l'autre, dictée par l'ensemble des institutions religieuses et civiles de la classe moyenne blanche à laquelle elles appartenaient, leur recommandant de réorienter les comportements déviants des femmes qu'elles aidaient, bref de participer au dispositif de production

et de gestion d'une féminité et d'une hétérosexualité normalisées. Irréductible à l'une ou l'autre dynamique, leur action demeure paradoxale.

L'idée d'un dispositif de normalisation de la sexualité est repris dans le texte de Caroline Fusco portant sur l'expérience d'athlètes lesbiennes, qui, si elles ne sont pas empêchées de pratiquer leur sport et de côtoyer d'autres athlètes, sont néanmoins soumises à un ensemble de mécanismes de renforcement de l'hétéronormativité, qui ont toujours pour objectif de préserver l'ordre sexuel dominant en marginalisant la lesbienne et en la faisant apparaître comme l'Autre terrifiante.

Plusieurs textes d'*Atlantis* permettent de découvrir la diversité et la richesse des productions culturelles lesbiennes : une entrevue avec les artistes de performance Shawna Dempsey et Lorri Millan ; une analyse d'une de leurs œuvres, menée à partir d'une approche mariant l'anthropologie féministe et les théories *queer* ; une étude concernant Nancy Clue, une parodie d'une série des années 50 dans laquelle la gentille détective est devenue lesbienne ; un commentaire de *Désert mauve*, un roman de Nicole Brossard qui subvertit le genre du roman policier ; une étude de la signification des romans feuilletons lesbiens ; et, finalement, une analyse de la représentation des lesbiennes dans les médias au Canada. Des poèmes de Jenna Capeci, MTC Cronin et Jaimie Llaina Gross complètent ce dossier.

Avec autant de textes, sur autant de sujets, *Atlantis* réussit à donner une idée des multiples directions que prennent les études sur la sexualité. Deux questions reviennent avec une certaine insistance. La première concerne ce que j'appellerais la « protection des frontières » : la dichotomie masculin/féminin. Le féminisme doit-il reposer sur une conception binaire et rigide du sexe ? La seconde question touche la production de l'hétéronormativité : les féministes se font-elles les complices du pouvoir ? Dans les deux cas, poser la question, c'est déjà lui reconnaître une part de légitimité. Par la diversité des voix qu'il donne à entendre, ce numéro d'*Atlantis* constitue une invitation à regarder au-delà des catégories avec lesquelles bon nombre de féministes ont construit et changé le monde depuis quelques décennies. Que trouverons-nous dans cet au-delà ? Une recomposition des forces de la domination masculine dans un nouvel effacement des femmes ? Un éclatement de la binarité du sexe et l'avènement d'une ère de multiplicité sexuelle libératrices pour de nombreuses minorités marginalisées ? Les deux à la fois peut-être ? Une chose est certaine, nous n'échapperons pas au débat. Les féministes américaines en savent quelque chose, certaines ayant déjà opté pour l'éclatement des *women's studies* au profit de structures plus ouvertes réunissant sous un même toit toutes les études sur les sexualités.

COLETTE ST-HILAIRE
Cégep Édouard Montpetit
Montréal